

Mon bonnet de nuit (« Romans »)

Louis-Sébastien Mercier

Volume 1, numéro 2, août 1968

Roman et théâtre au XVIII^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500025ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500025ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, L.-S. (1968). Mon bonnet de nuit (« Romans »). *Études littéraires*, 1(2), 289–291. <https://doi.org/10.7202/500025ar>

MON BONNET DE NUIT ¹

louis-sébastien mercier

ROMANS

Les romans, regardés comme frivoles par quelques personnes graves, mais qui ont la vue courte, sont la plus fidelle histoire des mœurs & des usages d'une nation. Le philosophe dédaignant quelquefois & à juste titre l'historien qui cherche à le tromper, va chercher les traces des vertus d'un peuple chez le romancier qui, tandis qu'il paroît livré tout entier à l'imagination, trace des tableaux plus voisins de la vérité que ces fictions honorées du nom d'histoire. Celle-ci d'ailleurs n'arrête les superbes regards que sur les rois,
 [329] */ sur leurs entreprises particulieres, & sur les vastes & ténébreuses opérations de leur politique. Le roman moins altier embrasse la foule des individus, et suit la marche du caractere national. Il n'a pu même intéresser, dans le moment où il a paru, qu'en offrant sous un voile diaphane ou allégorique, une peinture réelle des faits & des personnes. Cette peinture doit être précieuse à l'observateur des mœurs anciennes & modernes, qui, sachant les comparer entr'elles, en tirera de nouvelles inductions sur la science importante du cœur de l'homme.*

Un autre avantage, c'est le progrès des connoissances humaines, suivies & marquées dans l'historique de ces romans, parce qu'ils portent l'empreinte du siècle où ils ont été composés ; on verra de quelle maniere les fables antiques ont voyagé, & chez quel peuple elles se sont naturalisées. Cette adoption est curieuse à examiner & démontre l'ascendant du merveilleux sur les têtes humaines qui semblent dédaigner l'exacte & froide vérité. /
 [330] *L'empire de la satire, dans tous les tems, s'est aussi répandu, comme le dit Juvenal, depuis le trône jusqu'à la taverne. Il y a eu*

¹ [*Mon Bonnet de nuit*, t. II, Neuchatel, Imprimerie de la société typographique, 1784.]

des vices et des ridicules à réprimer dans tous les états; et l'on pourroit facilement découvrir le degré plus ou moins grand de liberté civile dont ont joui les écrivains, dans le soin plus ou moins caché qu'ils ont pris pour déguiser ou exposer leurs portraits satiriques ou comiques.

Le génie de la composition, empreint dans différentes époques, ne serviroit pas moins par comparaison à jeter du jour sur les interminables disputes que le goût changeant des peuples amène presque à chaque siècle. On découvreroit combien le costume influe sur les idées & maîtrise les opinions: rapport intéressant, auquel la plume de l'historien ne touche presque jamais, tout occupé qu'il est de cette minutieuse exactitude qui concerne la date des batailles & celle de la naissance, du caractère passager & de la mort des rois.

- [331] *Le romancier voit moins les maîtres de la / terre, & aperçoit mieux la physionomie de la nation; ce sont tous ses traits qui, arrêtant son pinceau, le vivifient dans le plus grand détail. Aussi quelque chose d'animé et d'actif respire dans ces productions, tandis que tant d'histoires n'offrent qu'une espèce d'ostéologie sans mouvement & sans grâces.*

Enfin l'amour, sentiment universel & aussi varié dans son principe & dans ses effets que la foule qui brûle de ses feux, se produit sous toutes les formes dans ces sortes d'ouvrages, & fait naître des événemens de tout genre. L'intérêt qui en résulte est immortel, parce qu'il est fondé sur la profonde sensibilité de l'homme, sur les combats qu'il éprouve, sur les plaisirs qu'il poursuit, et que cette tendance est indestructible au milieu des sables mouvans que soulèvent les orages de la politique.

- [332] *Il est encore une sorte de roman bien cher au philosophe; c'est celui qui offre en idée le plan de félicité publique & nationale: rêve consolateur, qui fait entrevoir obscurément que dans l'avenir les hommes pourront mettre / en dépôt commun les lumières de leur raison et le courage de leur âme, pour contrebalancer les maux de la nature et les fautes de leurs aïeux. L'ami des hommes respire en s'enfonçant dans ces ouvrages fantastiques, mais doux à parcourir. Il craint le moment où le songe disparaîtra; & du moins il se sent plus disposé à poursuivre dans la carrière de la vie, en pensant que lui ou ses enfans pourront recueillir le fruit de ces tableaux touchans & philosophiques.*

Je n'ai pas bonne opinion, je le répète, de tout auteur qui dans sa jeunesse n'a pas fait un roman: il annonce par là même une sécheresse d'imagination, et une sorte de stérilité; car, pour former un roman, il faut de l'esprit, de l'usage du monde, la connoissance des

passions ; et nos versificateurs et nos tragédistes, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas su faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carrière des lettres par l'impulsion du génie.